

Les lunettes de Samuel Mudde

Daniel Canty

Numéro 63, printemps 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13879ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Canty, D. (1995). Les lunettes de Samuel Mudde. *Moebius*, (63), 13–15.

Les lunettes de Samuel Mudde

Daniel Canty

Samuel Mudde est myope de condition. Aussi n'est-il pas homme à accepter les choses sans réflexion. Son handicap en appelle au port des lunettes comme à une nécessité. Cependant, plutôt que d'envisager cette prescription comme un simple impératif médical, Mudde préfère y deviner une invitation que la Nature lui adresserait comme à tous les doctes de se mettre à distance du monde. Sa myopie, songe-t-il, loin de se laisser réduire à une quelconque déformation oculaire, devrait être définie comme *une déficience à appréhender le monde en dehors de ses projections*. Il avance, à l'appui d'une telle affirmation, qu'il conserve son *droit de regard* sur les livres, dont les surfaces opèrent une projection dans leurs formes de celles du monde, affirme-t-il, exactement comme ses lunettes, en avançant l'œil d'un intervalle partout où il va, l'en reculent à chaque fois d'un degré. Sans doute songe-t-il, en affirmant cela, qu'un fond de vérité motive l'identification populaire entre le port des lunettes et l'intelligence, dont les livres, comme en témoignent d'innombrables entrevues à la télévision de penseurs flanqués de leurs bibliothèques, sont un des signes. Peut-être les lunettes du myope et les livres appartiennent-ils de fait au même monde mais peut-être aussi ces arguments ne sont-ils qu'une ruse qui permet à Mudde de se conforter dans sa condition ? Toujours est-il que nous ne pouvons le garder de se prononcer avec éloquence comme il le fait sur la nature de la lumière et son rôle dans le transport jusqu'à la pensée des formes du monde, qu'elle charrierait, affirme-t-il avec maintes

gesticulations, comme le ferait une rivière au dégel ses blocs de glace ou comme le volcan dans les coulées de sa lave bave à ses flancs mille couches de formes en fusion. Le myope, renchérit Mudde, ne reçoit jamais de la lumière charriant les formes du monde que des copies trafiquées, dont les coulées de glace ou de lave dont je vous entretiens devraient suffire, dit-il en levant le doigt, à vous préciser l'idée. Le monde n'apparaît jamais au myope que comme une *donnée de la conscience*, qu'il faut recevoir et réfléchir à la manière de tout objet qui se présente à la pensée.

Ce qu'il convient d'appeler la *vision des choses* de Mudde l'a porté à développer par réflexion sa myopie au-delà des seules dimensions de l'espace jusqu'à celles de sa pensée, si bien qu'elle enveloppe dans son champ d'application à la fois les objets du monde et ceux de l'esprit, ceux-là se confondant à ceux-ci dans un brouillard de couleurs et de contours. Les choses du dehors effacent leurs bords au voisinage de celles du dedans, affirme Mudde. Aussi se targue-t-il d'avoir développé une méthode pour entretenir des pensées difficiles qui s'accorde avec sa vision du monde. Quitte à courir le risque de les laisser glisser entre ses doigts, Samuel Mudde, lorsqu'il contemple ces pensées, tente de les contenir dans les limites d'une forme, et de leur substituer une des choses du monde, *que je ne peux tourner et retourner dans mon esprit comme je le ferais d'un objet entre mes mains ou vice-versa*, dit-il en gesticulant. S'il est charmant de parler de l'*indétermination* des concepts, ou de leur *évanescence*, cela revient à jouer avec cela même qui nous échappe, et c'est pourquoi Mudde dit qu'il s'agit d'autant de *jeux avec du sable*, dont on peut toujours être certain qu'il finira par couler entre nos doigts. Plutôt que de parler de *matérialité*, il préfère se figurer une pierre ou un rocher. La diversité des nuages lui suffit à expliquer l'*infini*, et les arbres *lorsque l'hiver ils portent leur squelette au-dehors montrent*, affirme-t-il la tête en l'air, *les os du temps*, exactement comme le givre sur les fenêtres raconte ses bifurcations. Pour démontrer qu'un paradoxe n'est jamais un objet impossible, qu'il n'est pas un pur produit de la pensée comme la pensée une créature du monde, Mudde peut réfléchir aux surfaces où s'exercent les golfeurs dont, selon un fait curieux mais vérifié par les emplois du langage commun, c'est la *quantité de trous qui mesure l'ampleur*. Quand il aura compris ce qu'est un trou, et qui plus est, ce qu'est un trou de golf, alors pense Mudde, il aura compris ce qu'est un paradoxe.

Cependant, les investisseurs immobiliers, en imposant au terrain de golf de la ville de Mudde (autrefois le plus grand d'Amérique) leur impitoyable quadrillage résidentiel, le font parfois désespérer de jamais trouver une solution à l'exquis mystère que recèlent ses trous, dont l'industrie immobilière porte la valeur autrefois si grande à zéro. En attendant le jour où il n'y aura plus là que des demeures en rangs serrées, Mudde passe, une fois les derniers golfeurs rentrés, des soirées entières en bordure du terrain (maintenant confiné à un quadrilatère de rues où courent les autos entre les nouveaux bâtiments) à contempler le profond mystère que recèlent ses trous. Parfois, la fatigue le prend, et il lui arrive d'enlever ses lunettes, auquel moment le monde se dissout dans un brouillard luminescent où se superposent en grappes de couleurs les lumières des véhicules, des commerces, des résidences et des étoiles, dont il n'était déjà plus guère possible de différencier les lueurs lorsque je portais mes lunettes, pense-t-il, de celles des satellites. Mudde pense alors, et il ne l'a jamais dit, contempler le monde dans sa vraie nature, et sans doute songe-t-il à la communauté des myopes comme à celle de ces physiciens qui font courir les particules dans leurs accélérateurs géants pour les faire exploser en grappes de lignes, de bulles et de couleurs, et qui sont les seuls bénéficiaires d'un spectacle d'une beauté, sinon d'une vérité insoutenable, sur lequel spectacle leurs machines ouvrent une fenêtre où se dépose comme une fine poussière la trace du réel. Mudde pense à cette vision comme à un effacement des bords du monde, qui montre comment le monde comme tous les arguments peut s'effondrer en lui-même et trouver un lieu d'où contempler le spectacle de sa propre dissolution. Au moment où il cesse de reconnaître ses formes, la connaissance du monde devient impossible, et Mudde peut enfin s'arrêter de penser. Comment Mudde parvient à détacher son regard de ce qu'il convient d'appeler, pense-t-il en secret, cette *vision réelle des choses*, et à remettre ses lunettes sur son nez pour retourner chez lui se coucher, reste le plus obscur des mystères, dont la persistance arrive parfois à le conforter dans la pensée de la disparition prochaine du terrain de golf.